2me Année. — N° 29. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 19 Janvier 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

Paris, le 19 Janvier 1865

LE CHRIST

par ÉMILE BARRAULT

(Étude spirite.)

III

On n'a pas tout fait quand on a démontré la pluralité des mondes habités, il faut encore aller plus loin, admettre non seulement la solidarité de toutes les demeures du ciel; mais encore leur pénétration réciproque et l'ascension progressive des âmes dans ces divers séjours, plus ou moins enviables, plus ou moins parfaits selon qu'ils s'approchent ou s'éloignent de Dieu, cet aimant universel de la création spirituelle, ce centre auquel tendent tous les êtres doués d'amour, d'intelligence et de volonté. Emile Barrault, dans son livre, va plus loin aussi; il conçoit la liaison réciproque et la pénétrabilité des sphères de l'univers. Ecoutez ces sublimes paroles :

« Osons porter nos regards au-delà de la terre. Les habitants de notre planète font partie d'un groupe que nous nommerons l'humanité solaire; ce groupe n'est lui-même qu'une fraction de l'humanité sidérale. Toutes ces populations, quelles que soient leurs organisations diverses, ne composent au fond qu'un seul peuple, le genre humain qui comprend tous les degrés de l'intelligence, de l'activité, de l'amour, depuis le rang où il confine encore à la bête, jusqu'à celui où il revêt la nature angélique. Sans nul doute, il est des mondes supérieurs au nôtre, d'autres sans doute lui sont inférieurs. S'est-il formé parmi nous de si hautes vertus, s'y est-il developpé de si hautes facultés qu'elles aient été jugées dignes d'une assomption dans des astres privilégiés? Y a-t-il eu parmi nous des scènes si criminelles qu'elles aient dû descendre dans un lieu d'épreuves plus formidables? Serait-ce là une transformation du ciel et de l'enfer des chrétiens? D'une autre part, nous est-il permis de supposer que notre terre a été visitée par des âmes appartenant à des mondes meilleurs, qui ont voulu remplir parmi nous un apostolat de lumière ou de bonté, payé d'ingratitude peut-être? Un sujet si nouveau soulève bien des conjectures, provoque bien des divinations; nous nous bornerons à affirmer, au nom du Dieu vivant, que les nations de l'univers ne sont pas destinées à demeurer étrangères les unes aux autres; un jour peut-être elles communiqueront librement entre elles. Cependant il nous semble qu'actuellement les peuples du groupe solaire sont encore dans des conditions d'affinité spéciale qui restreignent nos excursions ordinaires à l'orbite du système. Regardons les planètes, sœurs de la terre, comme leurs habitants regardent la nôtre; ne sont-ce pas les stations diverses de toutes les âmes de notre terre qui ne se sont pas exceptionnellement élevées? »

La transmigration des âmes dans une sphère proportionnée à ses mérites, leur ascention progressive, telle est la vérité morale qu'il faut joindre à la vérité matérielle de la pluralité des mondes, et c'est pourquoi nous avons écrit sur ce sujet après le bel ouvrage de Camille Flammarion qui s'était chargé de démontrer scientifiquement et philosophiquement la première partie des doctrines de notre âge. Il s'est acquitté de sa tâche magistralement, nous avons fait aussi notre possible pour la deuxième partie qui nous était confiée, mais nous n'avons pu résumer avec le talent incomparable d'Emile Barrault, les raisons lumineuses qui militent en faveur de la préexistence et des réincarnations, c'est donc avec bonheur que nous donnons les fragments qu'on va lire :

« Si la destination de chacun de nous est de réaliser en lui le type humain dans sa perfection, une vie est bien courte; il en faut plusieurs avec la diversité des conditions de milieu, de telle sorte que les aptitudes encore latentes soient provoquées à paraître et que celles qui ont jeté leur éclat soient remises au repos, comme un fond acquis qui ne peut plus se perdre; que le champ soit ouvert à la vertu qui n'a pas d'issue; jusqu'à ce que l'organisation soit heureusement équilibrée.

» Combien sont morts pleins de jours en se disant : Nous n'avons point fait ce que nous projetions de faire; nous nous étions tracé une voie et nous en avons été divertis, nous ne sommes point ce que nous voulions être; nous n'avons point réalisé cet idéal que nous nous étions proposé aux jour de notre jeunesse, et voici que nous accourons, nous n'avons point assez vécu. Chez les meilleurs, en effet, certaines facultés sont comme amoindries par le surcroît d'exercice des autres. Il est des vertus extrêmes qui supposent des vices, des surabondances qui correspondent à des lacunes, des reliefs qui veulent des creux. Aucun homme ne se peut compléter sans avoir passé par toutes les situations; personne ne se connaît bien s'il n'a été expérimenté sous toutes les faces. Tel a su être pauvre, aurait-il su être riche ? Tel a su être riche, aurait-il su être pauvre ? Celui-ci a dignement supporté l'humilité, aurait-il échappé à l'enivrement du pouvoir ? Celui-là a vécu sur le sommet d'une colonne, comment aurait-il vécu sur la place publique ? Un autre a régi sa chair dans un cloître, l'aurait-il aussi bien gouvernée au milieu des amorces du monde? Et

FEUILLETON DE L'AVENIR

Le Maréchal-ferrant de Salons (1)

II

(*Suite et fin*)

Quelques jours après, il le vit encore de même et à chaque fois il resta plus d'une heure avec lui et prit garde que personne ne fût à portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eût entretenu, comme il descendait par ce même petit escalier pour aller à la chasse, M. de Duras, qui avait le bâton, et qui était sur le pied d'une considération et d'une liberté à dire au roi tout ce qu'il lui plaisait, se mit à parler de ce maréchal avec mépris et à dire de mauvais proverbes, que c'était un fou ou que le roi n'était pas noble; à ce mot, le roi s'arrêta, et se tournant vers le maréchal de Duras, ce qu'il ne faisait jamais en marchant :

— Si cela est, lui dit-il, je ne suis pas noble; car je l'ai entretenu longtemps; il m'a parlé de fort bon sens; et je vous assure qu'il est loin d'être fou. »

Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité imposante qui surprit fort l'assistance.

Après le second entretien, le roi convint que cet homme lui avait dit une chose qui lui était arrivée, il y avait plus de vingt ans, et que lui seul savait, parcequ'il ne l'avait jamais dit à qui que ce soit; et il ajouta que c'était un fantôme qu'il avait vu dans la forêt de Saint-Germain, et dont il était sûr de n'avoir jamais parlé. Il s'expliqua encore plusieurs fois très-favorablement sur ce maréchal, qui était défrayé de tout par ses ordres, qui fut renvoyé au dépens du roi, qui lui fit donner assez d'argent outre sa dépense et qui fit écrire à l'intendant de Provence de le protéger particulièrement, et d'avoir soin que, sans le tirer de son métier, il ne manquât de rien, le reste de sa vie.

Ce qu'il y a de plus marqué, c'est qu'aucun des ministres d'alors n'a jamais voulu parler là-dessus ; leurs amis les plus intimes les ont poussés et tournés en tout sens et à plusieurs reprises, sans avoir pu en arracher un mot ! tous d'un même langage leur ont donné le change, se sont mis à rire et à plaisanter sans jamais sortir de ce cercle, ni informer cette surface d'une ligne : cela m'est arrivé avec M. de Beauvilliers et M. de Pontchartrain ; et je sais par leurs plus intimes et leurs plus familiers, qu'ils n'en ont rien tiré davantage, et pareillement de ceux de M. de Pompone et de Torcy. Ce maréchal qui était un homme d'environ cinquante ans, qui avait une famille bien famée dans son pays, montra beaucoup de bon sens dans sa simplicité, de désintéressement et de modestie. Il trouvait toujours qu'on lui donnait trop, ne parut d'aucune curiosité ; et dès qu'il eut achevé de voir le roi et M. de Pompone, il parut empressé de s'en retourner, et dit que, content d'avoir accompli sa mission, il n'avait plus rien à faire que de s'en retourner chez lui.

Ceux qui en avait soin firent tout ce qu'ils purent pour en tirer quelque chose ; il ne répondait rien, ou disait : « Il m'est défendu de parler, » et coupait court, sans se laisser émouvoir en rien de ce qu'il était auparavant, ne parlait ni de Paris, ni de la Cour, répondait deux mots à ceux qui l'interrogeaient et montrait qu'il n'aimait pas à être questionné ; et sur ce qu'il avait été faire, pas un mot de ce que je viens de rapporter ; surtout nulle vanterie ; il ne se laissait pas entamer sur les audiences qu'il avait obtenues, et se contentait de se louer du roi qu'il avait vu; mais en deux mots, sans laisser entendre s'il l'avait vu en habits royaux, ou d'une autre manière, et ne voulait jamais s'expliquer sur M. de Pompone; et quand on lui en parlait, il répondait qu'il avait vu un ministre, sans s'expliquer comment, ni combien de fois ; qu'il ne le connaissait pas; puis il se taisait, sans qu'on pût lui en faire dire davantage. Il reprit son métier, et a vécu depuis à son ordinaire ; c'est ce que les premiers de la Provence en ont rapporté, et ce que m'en a dit l'archevêque d'Arles, qui passait quelque temps, tous les ans, à Solons, qui est la maison de campagne de l'archevêque, ainsi que le lieu de la naissance et de la sépulture du fameux Nostradamus.

Il n'en faut pas tant pour beaucoup faire raisonner le monde ; on raisonne donc beaucoup, sans avoir pu rien trouver, ou qu'aucune suite de ce singulier voyage ait pu satisfaire les fureteurs.

(1) Mémoires de M. le duc de Saint-Simon.

véritablement ont-ils été hommes, ces saints qui n'ont jamais connu le pudique amour d'une femme ni son influence vivifiante? Ne manque-t-il rien enfin à ces métaphysiciens qui n'ont jamais adoré l'univers, à ces physiciens qui raillent les problèmes de la métaphysique, aux savants et aux industriels qui professent un mépris réciproque de l'industrie et de la science, sauf à mépriser en commun la poésie?

» Mais sortons de l'exception. Vous semble-t-il que ces générations qui se sont succédé dans la misère, dans l'ignorance et dans tous les vices nés de l'indigence de l'esprit et du corps, aient donné la mesure de ce qu'elles peuvent être? Et que n'aurions-nous pas à dire de la masse des populations étrangères à la famille chrétienne? Que n'aurions-nous pas à dire surtout de ceux qui meurent à la fleur de l'âge, entre la naissance et la puberté? de cette multitude d'enfants et d'adolescents qu'on peut évaluer à un tiers de l'espèce humaine, dont la plus grande partie privée du baptême, est vouée au bonheur négatif dans les limbes, ce quatrième lieu que l'Eglise inventa pour abriter tant de morts encore innocents? Dieu a donc créé le tiers du genre humain pour le pétrifier dans l'enfance? Dieu! le Dieu vivant leur a donné l'être pour les réduire à l'état d'avortons pendant l'éternité?

« Il y a par siècle des centaines de millions d'individus qui n'ont été que des ébauches de l'humanité, tandis que tant d'autres, avec leurs appétits de brute ou de bête sauvage, n'ont passé parmi nous que comme des monstres.

» Le vieux christianisme n'a rien trouvé d'efficace pour le retour des exceptions à la règle commune, pour le redressement du grand nombre, pour le perfectionnement des meilleurs. Le ciel et l'enfer, qu'on nous passe l'expression triviale, sont deux culs-de-sac: le bien s'arrête dans l'un, le mal dans l'autre. Quant au purgatoire, c'est un pénitencier qui ne fournit pas au repentir les moyens de la réparation, qui laisse l'intention de mieux agir sans effet; comme si la vie se régénérait par la contemplation et par la solitude seulement, comme s'il n'y fallait pas l'acte et le contact? Dieu veut que chacun de nous achève sa création par lui-même et par le concours de ses frères. Dieu veut que tant d'individualités indécises, molles, flottantes encore à cette heure, acquièrent leur existence et se fassent une effigie; que tant d'autres individualités tranchées, rudes, blessantes, soient polies et cultivées. Dieu veut aussi que les meilleurs ne cessent de s'améliorer. Qui a monté doit monter encore; qui est dans l'infimité s'élèvera; du plus petit au plus grand, chacun de nous a son *desideratum*. Chacun de nous, en portant la main à sa tête ou sur son cœur, doit se dire qu'il y a là quelque chose qui n'est point encore sorti. Oui, chacun de nous naît avec un péché originel qu'il doit corriger, avec des mérites originels qu'il doit développer, et c'est pourquoi Dieu nous accorde à tous le bienfait d'une vie toujours nouvelle. »

Peut-on trouver plus de clarté et de précision dans les raisonnements?

(*La suite au prochain numéro.*)

André Pezzani.

DE LA RÉINCARNATION

ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — Mlle CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

IV

Voici les *corollaires* que M. Carl Wilson déduit de l'argumentation que vous connaissez.

« Puisque le but de l'organisme physique et animique de l'homme consiste à individualiser une parcelle de l'Esprit infini, la doctrine du *Réincarnationisme* pèche par la base, en soutenant, à l'encontre des principes métaphysiques, que l'homme ne sert en quelque sorte que de milieu temporel ou de réceptacle pour l'incarnation d'Esprits antérieurement individualisés dans les formes spirituelles. »

Non, Monsieur, ce n'est pas la doctrine de la Réincarnation qui pèche par sa base, mais votre raisonnement et vos corollaires.

Les lois sur lesquelles s'appuie l'argumentation de l'Ecole américaine, parlant par M. Carl Wilson, sont sans autorité, nous l'avons dit; et les noms dont ils les parent ne suffisent pas à les constituer doctrinalement. Je cherche en vain leur démonstration : ce ne sont donc que des théories personnelles, imaginaires, sans portée, filles de la fantaisie et de l'esprit systématique, et non des lois, filles de la vérité et de l'observation. Quand Newton m'enseigne la loi de gravitation, j'entrevois le fruit qui tombe de l'arbre sur la tête du savant analyste; lorsque Galvani me parle de sa découverte, l'étincelle électrique m'en fait sentir la réalité; et je vois la bouilloire de James Watt en ébullition, quand il m'entretient de son nouveau moteur. Chez M. Wilson, rien de cela; il faut le croire sur parole; notre foi n'est pas assez robuste pour se contenter de si peu.

Sans se préoccuper de l'innombrable variété des individualités humaines, les anti-réincarnationistes ne considèrent l'homme qu'au point de vue typique de l'espèce; pour eux le crétin de Morzine marche de pair avec Arago et le Boulocoudos de M. Toscan, avec César ou Napoléon : dans les uns comme dans les autres, une parcelle de l'Esprit infini se trouve individualisée! Une pareille proposition n'est-elle pas injurieuse au plus haut degré envers la bonté et la justice du Très-Haut? L'émettre est manquer de ce sens droit qui n'attribue aux causes intelligentes que des choses faites intelligemment; or, les inégalités terrestres ont une raison d'être positive que le dogme de la Réincarnation est seul en mesure de résoudre et résout en effet selon cette maxime éternelle : A chacun selon ses œuvres!

Lorsque, soit par un alliage conventionnel, soit par une combinaison due à des lois naturelles, l'or se trouve mêlé à des métaux inférieurs qui l'avilissent, le chimiste met l'amalgame au creuset et lui fait subir une série de chaudes de plus en plus élevées; à chacune d'entre elles, le métal inférieur le plus sensible entre en fusion, et l'opérateur en débarrasse l'or. Eh bien! le filon d'or qui est en nous, c'est notre âme qu'avilissent les nombreuses souillures des passions terrestres; c'est pour dégager notre âme, ce rayon pur, image de la divinité, des scories de la matière qui l'obscurcissent que Dieu l'incarne successivement jusqu'à ce qu'elle ait atteint cette virtualité d'indépendance, ce dégagement souverain des choses d'ici-bas qui la rendent digne d'aspirer aux joies ineffables des hautes sphères stellaires et lui permettent d'y atteindre.

Plus l'homme est arriéré, plus ses passions sont viles, ses penchants grossiers, ses appétits brutaux, et plus son âme est engravée dans les molécules impures et les scories terrestres, et plus il lui faudra de temps pour que cette âme se dégage, s'émancipe et conquière sa liberté. Or, ce dégagement, cette émancipation, cette conquête, ne peuvent être atteints que par une suite de réincarnations.

Faisons donc justice à tout jamais de ces prétentions panthéistiques qui font de chaque homme l'incarnation d'une parcelle de Dieu. Pour rehausser l'homme, est-il nécessaire d'avilir la divinité? Et que gagnerait l'univers à voir dans le gâteux de Bicêtre ou dans l'exécrable Dumollard une parcelle de l'Être infini? Non, non! L'humanité ne saurait être solidaire de telles erreurs, nées de l'impuissance et de l'orgueil : impuissance de saisir et de comprendre la vérité! orgueil de se croire l'égal de Dieu ou partie de Dieu!

« Pourquoi Dieu, dit Eraste, n'a-t-il pas créé tous les êtres parfaits? En vertu même de la loi du Progrès. Il est facile de comprendre l'économie de cette loi. Celui qui marche est dans le mouvement, c'est-à-dire obéit à la loi de l'activité humaine; celui qui ne progresse pas, au contraire, qui se trouve par essence stationnaire, n'appartient pas incontestablement à la gradation ou hiérarchie humanitaire. Je m'explique et vous comprendrez facilement mon raisonnement. L'homme, qui naît dans une position plus ou moins élevée, trouve dans sa situation native un état d'être donné; eh bien! il est certain que si toute sa vie entière s'écoulait dans cette condition d'être, sans qu'il y fût apporté de modifications par son fait ou par le fait d'autrui, il déclarerait que son existence est monotone, ennuyeuse, fatigante, insupportable, en un mot; j'ajoute qu'il aurait parfaitement raison, attendu que le bien n'est bien que relativement à ce qui lui est inférieur. Cela est si vrai que, si vous placez l'homme dans un paradis où l'on ne progresse plus, il trouvera, dans un temps donné, son existence insoutenable, et ce séjour un impitoyable enfer. Il en résulte d'une manière absolue que la loi immuable du monde et de la création est le progrès ou le mouvement en avant, c'est-à-dire que tout Esprit qui est créé est soumis inévitablement à cette grande et sublime loi de vie; conséquemment, telle est la loi humaine elle-même.

» Il n'existe qu'un seul être parfait, et il ne peut en exister qu'un seul : Dieu! Or demander à l'Être suprême de créer les Esprits parfaits, ce serait lui demander de créer quelque chose de semblable et d'égal à lui. Émettre une pareille proposition, n'est-ce pas la condamner d'avance? O hommes! pourquoi toujours demander la raison d'être de certaines questions encore insolubles ou au-dessus de l'entendement humain? Rappelez-vous toujours que Dieu seul peut rester et vivre dans son immuabilité gigantesque. Il est le summum et le maximum de toutes choses, l'alpha et l'oméga de toute vie. Ah! croyez-moi, mes fils, ne cherchez jamais à soulever le voile qui couvre ce grandiose mystère, que les plus grands Esprits, les Esprits les plus avancés de la création n'abordent qu'en tremblant. Quant à moi, humble pionnier de l'initiation, tout ce que je puis vous affirmer, c'est que l'immuabilité est un des attributs de Dieu ou du Créateur, et que l'homme et tout ce qui est créé ont comme attribut la mobilité. Comprenez si vous pouvez comprendre, ou alors attendez que l'heure soit venue d'une explication plus intelligible, c'est-à-dire plus à la portée de votre entendement. »

Il ressort de cette instruction que de même que les infiniment petits échappent à nos observations, de même les infiniment grands. Dieu doit donc rester voilé à nos regards et nous ne pouvons l'apprécier que dans l'ensemble de sa création et par ses bienfaits incessants.

Nous allons fouiller cette idée et mettre en regard l'opinion de quelques penseurs sur la divinité, c'est-à-dire leurs définitions de Dieu.

Alis d'Ambel.

Le progrès individuel et le progrès collectif.

Ce court article est destiné à servir d'éclaircissement aux questions soulevées par un des estimables correspondants de *l'Avenir*, M. Tournier.

Le progrès est la loi inéluctable de toutes les créatures de Dieu, aussi bien dès lors pour les individus que pour les humanités diverses qui peuplent les mondes.

Ainsi la terre, qui est actuellement un monde d'épreuve, ne demeurera pas toujours dans cette position infime, elle s'élèvera graduellement dans des échelons supérieurs et participera un jour transformée à l'unité des mondes du bonheur.

Alors la terre sera remplacée par un autre globe qui

era, lui aussi, son éducation lente et progressive, car Dieu crée incessamment et continuement.

Les Druides n'avaient pas cette conception, ils pensaient qu'un jour Arnwfsn (l'abime primitif) et Abred (le cercle des voyages) devaient disparaître. C'est par cette notion de la création continuée perpétuellement qu'il convient de rectifier leur théologie.

Il y a donc le progrès de l'individu et le progrès de l'humanité à laquelle il se trouve temporairement attaché. Individuellement il n'y a point de borne aux mérites et partant à l'élévation. Telle est la loi. Ainsi il ne faut pas trop blâmer ceux qui se proposent d'échapper à notre tourbillon inférieur et d'aller s'incarner dans les grands cieux. Est-ce à dire pour cela que les héros de notre humanité ne s'inquiètent plus de leurs frères qu'ils ont laissés en arrière, qu'ils n'interviennent plus ici-bas, soit par leur salutaire et directe influence, soit par des mandataires? Le Spiritisme tout entier se lèverait pour donner à cet égoïsme posthume un éclatant démenti. Les communications d'outre-tombe les plus sublimes ne sont-elles pas signées par les noms des théologiens, des philosophes, des savants, des bienfaiteurs de cette même humanité? Et comme nous pouvons affirmer que leur récompense a été proportionnelle à leurs services et à leurs vertus, nous devons affirmer encore qu'ils ne nous ont pas oubliés, et que ces aînés s'intéressent toujours à nous leurs cadets.

Laissons donc de côté ces mesquines et étroites pensées qui ne sont dues qu'au peu de portée de nos regards. Nous sommes fils de Dieu, citoyens de l'univers et plus haut nous nous élevons, plus s'accroît la facilité de nos communications et de nos rayonnements. Nous l'avons dit déjà dans un de nos ouvrages, *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès :* en résumant le but assigné à nos efforts : « *élevons-nous dans l'échelle des êtres, élevons aussi notre terre dans l'échelle des mondes.* »

Progrès individuel : *Le perfectionnement de soi-même.* — Progrès collectif et social auquel nous devons concourir dans la limite de notre mission et de notre pouvoir : *Le perfectionnement des autres et de la société humaine,* dont nous sommes membres solidaires pendant cette incarnation.

ANDRÉ PEZZANI.

CORRESPONDANCE SPIRITE.

Paris, 14 janvier 1865.

A M. le directeur de *l'Avenir*.

Vous avez annoncé dernièrement un *Almanach spirite;* je l'ai lu, et viens vous prier d'accueillir quelques réflexions qu'il m'a suggérées, et que je désirerais soumettre aux spirites par l'intermédiaire de votre journal, si vous voulez bien le permettre.

La biographie de tout homme qui marque plus ou moins son passage sur la terre, appartient à l'histoire, sans nul doute; mais si, à la rigueur, la vie de l'homme public, du fonctionnaire salarié appartient au présent, en est-il de même de celle de l'homme privé? Les biographies vivantes, je veux dire d'hommes vivants, ont souvent causé plus d'ennuis, et à ceux qui les ont faites, et à ceux qui en ont été l'objet, qu'elles n'ont rendu de services à l'histoire. Toute biographie de ce genre est-elle bien dans les principes et dans l'esprit du Spiritisme?

Le Spiritisme spécialement moralisateur, essentiellement tolérant, magnanime et placé, par sa nature même, au-dessus de tout intérêt de castes, de coteries, et de personnes, n'a-t-il point plus à s'occuper des principes que des individus? Que lui importent les noms et les personnalités? Il peut se faire qu'il y ait des curieux qui s'attachent à ces détails et les désirent; est-ce une raison pour les satisfaire, si cette satisfaction ne peut avoir lieu qu'en analysant minutieusement le sujet proposé? Or, en mettant tout au mieux, c'est-à-dire, en admettant la plus complète impartialité de la part du biographe, l'impartialité est-elle toujours de la charité? D'un autre côté, le biographe est-il assez sûr de ses documents pour oser en prendre la responsabilité devant la conscience humaine, devant la conscience de son modèle, chose de toutes la plus délicate, et dont, il faut le dire, on a fait jusqu'ici assez bon marché? Et enfin, est-il assez sûr de lui-même, je dis plus, est-il un homme sur terre assez certain de l'infaillibilité de son discernement, pour s'ériger en juge de ses semblables sans craindre de s'exposer à des erreurs regrettables, et tout au moins, à des indiscrétions sans utilité réelle et toujours plus ou moins préjudiciables.

Oh! c'est qu'à mon avis, c'est une opération bien délicate que celle de disséquer des êtres vivants!

Je sais que jusqu'à ce jour, la crainte de faire souffrir leur sujet a été le moindre souci des biographes en général, mais le Spiritisme a-t-il pour règle de marcher dans les errements du passé? La presse spirite doit-elle se traîner dans l'ornière de la chronique indiscrète?

Je dis donc, et ne fais que répéter ici ce que mes amis m'ont toujours entendu exprimer depuis que je crois comprendre la nouvelle doctrine; la presse spirite doit être pure et limpide comme le cristal, pudique comme une jeune et timide vierge; la presse spirite doit, en un mot, inaugurer dans l'espèce une ère nouvelle : celle du respect absolu des personnes, sans feinte ni restriction, et cela envers ses plus ardents ennemis, à plus forte raison envers ses frères.

Je borne là mes réflexions et suis, cher directeur, votre bien sincèrement dévoué,

CANU.

Moulins, 30 décembre 1864.

Monsieur et cher frère en Dieu,

Je vous adresse aujourd'hui par la poste le numéro 754 du *Journal pour tous* sous la date du 21 décembre courant, lequel contient un article bibliographique rendant compte d'un ouvrage intitulé : *Le nouveau Cabinet des fées*, par M. Batissier. Ce monsieur traite le Spiritisme et les spirites assez cavalièrement, ainsi que vous en pourrez juger par la partie de son introduction offerte aux lecteurs du *Journal pour tous*.

Voici ce qu'il écrit:

« Avec l'étude sérieuse des phénomènes de la nature, ce monde fantastique, si riche en poétiques inspirations, s'est évanoui et a disparu. C'en est fait aujourd'hui de toutes les puissances occultes qui peuplaient, pour nos aïeux, le ciel et la terre, les profondeurs de l'eau et les régions du ciel. Adieu, les Génies et les Fées, et les Farfadets, et toutes ces créations étranges que nous devions aux riantes traditions de l'Asie ou aux sombres rêves des peuples du Nord. Notre société moqueuse et incrédule les a effrayés. Ils ne se révèlent plus à nous avec leur bonne grâce d'autrefois, et leurs histoires ne bercent que rarement nos enfants, comme elles nous ont bercés nous-mêmes si délicieusement. Ils n'appartiennent plus qu'aux érudits, gens tristes et chagrins, dont ils ne dérideront pas le front austère, et pour lesquels ils seront un sujet d'éternelles disputes. Si nous avons lieu d'être fiers de l'indépendance de notre esprit, qui a justement réduit au néant toutes ces fabuleuses créations, nous n'en devons pas moins regretter vivement les honnêtes émotions qu'elles ont si souvent réveillées dans nos cœurs. A nous en est la faute, car c'est nous qui avons brisé les innocentes idoles qui faisaient notre joie et qui avons détruit le prestige qui les entourait. Il est vrai que nous avons remplacé tout cela par les somnambules à double vue, par les tables tournantes qui s'agitent sous l'influence de la volonté, par les Esprits qui conversent, qui savent tout, devinent tout et connaissent tout, sans excepter la tourbe des sorciers et des charlatans qui tirent les cartes, disent la bonne aventure et, en fin de compte, ne sont pas moins savants ni moins habiles que les Esprits. Tous les miracles que l'on raconte à leur propos, toutes les merveilles que l'on croit avoir constatées de bonne foi ne peuvent être considérées que comme d'adroits mensonges, d'éhontées supercheries ou d'habiles tours de passe-passe, puisque magnétiseurs et spirites ont échoué avec confusion dans les rares occasions où ils ont osé affronter le contrôle des grands corps scientifiques de notre pays. »

Vous avez demandé un jour qu'on vous signalât les attaques dirigées contre notre sainte doctrine. Je regrette ne ne pouvoir vous adresser une réponse à cet article dans lequel on ne sait qui l'emporte de l'ignorance ou de la mauvaise foi; mais ma plume ne saurait répondre à mes désirs, et je laisse à de plus habiles et de plus autorisés que moi le soin de mettre à leur place ces écrivassiers à tant la ligne pour qui toute proie est bonne pourvu qu'elle rapporte.

Qu'on traite les spirites de fous, j'en ris; mais qu'on les traite de charlatans, je suis prêt à me fâcher.

Ne serait-il pas indiscret de demander à M. Batissier en quel année et quel jour, et devant quel grand corps scientifique de notre pays, les spirites ont échoué avec confusion. Il doit certainement le savoir, puisqu'il dit qu'il n'y a eu que de rares occasions où les spirites ont osé affronter le contrôle de ces grands corps scientifiques qu'il ne désigne pas autrement.

De deux choses l'une, ou ce contrôle a eu lieu, et alors M. Batissier voudra bien répondre à la question ci-dessus, ou il n'a pas eu lieu, et alors M. Batissier a écrit, publié et signé sciemment un mensonge, *ab uno disce omnes.*

THIBAUD.

COMMUNICATION

NON MÉDIANIMIQUE.

Un mot nous est promis et ce mot doit nous déplaire... plus que l'épithète *bête*, dont nous gratifie le savoir-vivre. la délicatesse de goût, l'urbanité de langage du spirituel courriériste de l'*Illustration*.

Si l'être suprême vous a comblé de ses dons, si vous avez reçu en partage plus de jugement que les génies apparus jusqu'à ce jour, plus d'esprit que tous vos contemporains, pourquoi, Monsieur, rudoyer des pygmées si petits, si petits, que je ne sais par quel prodige, vraiment, leur voix a pu frapper votre oreille.

Mais il n'est si petit en ce monde sur qui ne s'abaissent un jour les regards d'un Esprit supérieur : comme Dieu,

« Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
» Et sa bonté s'étend sur toute la nature. »

Ce que vous nous servez n'est pas précisément un plat de premier choix, mais bah! vous traitez vos convives tout à la bonne franquette : votre buffet ouvert, vous n'y trouvez que peu de chose, un reste du dîner de la veille... vous ne pouvez pas offrir davantage.

Merci toujours, en attendant le dessert que vous nous réservez... C'est peut-être *Ohé! Lambert...* votre mot de fin d'année, votre trait d'esprit final pour l'an de grâce 1864, mot dont le sel nous échappe à nous, pauvres bêtes, mais qui doit en avoir beaucoup, puisque... vous en lui en trouvez.

Ohé! Lambert!... cela doit être prodigieux d'esprit subtil, mais latent, n'est-ce pas, Monsieur? Cela, j'en suis convaincu, peut suffire seul à garnir la cervelle d'un homme, et je m'explique parfaitement aujourd'hui le retard que vous avez mis à nous répondre... Dame! avec un mot de cette force-là dans la tête, vous avez eu beaucoup à faire pour y trouver une place à d'autres.

Pourtant il vous en reste un encore, nous dites-vous, et votre cerveau n'éclate pas?

Il faut qu'il soit bien solide!

HONORÉ BENOIST.

LE DIRECTEUR DE LA POSTE SPIRITE.

C'est ainsi qu'on appelle aux États-Unis un M. J.-V. Mansfield, à Boston, médium très-remarquable pour les langues étrangères, langues qui lui sont totalement inconnues, lui-même ne sachant que l'anglais. Ces langues sont le chinois, le grec, le latin, l'allemand, le gaëlique, l'hébreu, le francais et l'espagnol, selon une lettre écrite par lui au juge Edmonds, à la date du 25 mars 1859. A une lettre écrite dans une de ces langues, il obtient presque toujours une réponse correcte dans la même langue, même quand la personne qui apporte la lettre la garde dans ses mains. Voici un échantillon :

RÉPONSE A UNE LETTRE EN GAELIQUE.

Un monsieur, connaissant bien la langue gaëlique, écrivit récemment à Donald Mac-Beth, un ami dans le pays des trépassés; il mit la lettre dans trois enveloppes, les cacheta et y fit plusieurs marques impossibles à distinguer sans l'aide d'un microscope. La lettre fut mise

entre les mains d'une autre personne, qui la donna à M. A. Kenrick de Roxburg, un grand sceptique à l'égard des phénomènes spirites; celui-ci la porta au bureau de M. Mansfield, pour en avoir la réponse. Ce qui suit est une copie de la correspondance :

Vos amis sont très-inquiets sur vous depuis que vous avez quitté ce monde; car ils savent comment vous êtes mort. Si cela vous est possible, faites-moi connaître votre genre de mort et dites-moi où nous nous sommes rencontrés la dernière fois, et donnez-moi une preuve que c'est votre Esprit qui fait la réponse; de plus, dites-moi si vous êtes dans un état de bonheur ou de souffrance. Je n'ai plus rien à dire, adieu.

Votre affectionné ami,

ALEXANDRE FRASER.

La réponse suivante fut écrite par M. Mansfield :

Alexandre Fraser,

O homme de peu de foi, pourquoi doutes-tu?

MAC-BETH.

Lorsque M. Kenrick revint chercher la réponse, il déclara que la lettre se trouvait dans le même état que quand il l'avait laissée au bureau, qu'elle n'avait pas été ouverte, ainsi que cela résultait de l'inspection des marques particulières. Il ajoute que l'ouverture aurait été sans conséquence, car il était convaincu que M. Mansfield ignorait la langue employée, et que pas un seul mot de la réponse ne se trouvait dans la lettre, dans laquelle M. Mansfield n'avait donc pas puisé pour faire la réponse.

On remarquera la signature écrite par M. Mansfield, « Mac-Beth » qui ne se trouve pas dans la lettre gaëlique adressée à l'Esprit. C'est au moins une preuve.

Autre exemple :

Monsieur le rédacteur : — Vous dites qu'un Chinois reçut une lettre, — moi ce Chinois. — Je suis allé chez M. Mansfield, votre grand directeur de poste spirite. — J'écris à mon père, qui est mort en Chine il y a vingt ans, — moi onze ans dans ce pays. — On me dit écrire lettre à M. Mansfield, — moi envoyer et mon père répondre. — Je fais ainsi, — tout va bien. — Il me dit ma mère morte. — Je ne sais pas. — Très-étrange!

Mercredi je vais encore voir ce M. Mansfield. — J'écris une autre lettre et bien cachetée. — Je crois pas que M. Mansfield faire encore lettre pour moi. — Moi bien fermer en deux papiers sous enveloppes — tenir bien tout le temps. — M. Mansfield main saute et va très-vite, — et je le vois écrire chinois, — et dans une ou deux minutes mon père dit tout de ma lettre, — il parle de mère et frère et d'autres choses à moi, et que je n'écris plus le chinois comme autrefois.

Écrit de ma main.

CHARLES AR SHOWE,
Chinois natif de Canton.

(*Letters on Spiritualism, by Judge Edmonds*, New-York, 1860.)

Encore au sujet de M. FEYRNET

Cher monsieur et ami,

Depuis quelque temps notre chère doctrine subit les attaques les plus violentes; mais pouvons-nous compter dans leur nombre une seule qui égale l'importante critique de M. X. Feyrnet. Ah! croyez-le bien, cher monsieur, je n'exagère pas, importante critique est le mot; tout est banal désormais contre nous à côté de ce terrible adversaire, et nous aurons désormais mauvaise grâce de nous plaindre de l'insignifiance et du peu de sérieux des encycliques journalières lancées contre nous. A côté de ce dandysme d'écrivain, de cette réserve de bon ton, en un mot de toutes les qualités élégantes, non-seulement du critique, mais aussi de l'homme du monde, M. X. Feyrnet, à ce que je vois, est parfaitement au courant de la question. Je ne saurais dire avec quelle souplesse, quelle aisance il saute d'un compte-rendu de vente de tableaux à l'hôtel Drouot, à l'examen minutieux et approfondi de la doctrine spirite. Pauvre doctrine! il est dûr de se relever après un tel examen; et vous, médiums du groupe des Batignolles ou de tout autre groupe, jamais, allez, au grand jamais, vous n'aurez autant d'esprit que M. Feyrnet.

Je ne saurais entrer, cher monsieur, dans de bien grands détails à ce sujet. Les aperçus tout nouveaux de cette critique remarquable nous forcent à de mûres réflexions, et puis l'hésitation nous prend devant les difficultés réelles d'une réponse digne du victorieux final de M. X. Feyrnet. Que dire! que faire! Il en sait autant que nous sur le Spiritisme, c'est là sa force. Je vous avouerai sincèrement que je suis fort embarrassé devant ses nouvelles attaques; l'importance de ce que nous avons déjà lu doit nous faire deviner ce qui suivra. Préparons-nous donc à cette lutte.

Étant personnellement pris à partie, j'ai cru devoir répondre dans *l'Avenir*, puisque *l'Avenir* est cause de mon désarroi.

Si j'étais sûr de l'identité de l'Esprit de Buffon, je lui demanderais si, dans notre siècle, le style est toujours l'homme.

Adieu, cher monsieur, je vous serre la main,

ALFRED DIDIER.

P. S. Ci-joint une communication que j'ai reçue de mon Esprit protecteur, sur le même sujet.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

MÉDIUM : M. ALFRED DIDIER.

La critique a beaucoup à faire pour être sérieuse dans ses attaques contre le Spiritisme; elle se donne fort peu de peine, et surtout ne juge pas la question d'assez haut; je dis assez haut, parce qu'elle se sert souvent d'expressions triviales, grossières, termes assez généralement employés par l'ignorance et le mauvais vouloir. Juger des choses, même qui vous sont le plus antipathiques, avec un esprit calme, scrutateur, respectueux pour la cause que l'on attaque, est une supériorité trop rare pour la trouver dans cette littérature courante que l'on rencontre trop souvent dans le journalisme.

Cette sorte de littérature ressemble à ces fleuves qui traversent les villes; les souillures les encombrent, et leurs eaux jaunies se ressentent de la corruption qu'elles traversent.

L'esprit humain se traîne péniblement dans ces voies malsaines, qui lui font juger grossièrement des choses, et la critique, de courtoise qu'elle devrait être, devient injurieuse. C'est déjà une marque d'infériorité que d'injurier avec le cœur, c'est encore une marque d'inintelligence que d'injurier avec l'Esprit ou avec esprit. L'un et l'autre sont faiblesse, impuissance réelle.

Le Spiritisme est, heureusement, trop avancé, sa cause scientifique, humaine et philosophique marche trop pour s'arrêter à de grossières attaques. La lutte n'est noble pour lui, acceptable pour lui, qu'à la condition qu'on ne le critiquera, sinon comme une réelle vérité, mais comme un but élevé et consolateur pour l'humanité.

LAMENNAIS

Esprit protecteur du médium.

Sur l'Eternité.

MEDIUM : M. ALFRED DIDIER.

L'Eternité telle que la formule le catholicisme, est difficile à saisir; vouloir la comprendre, c'est prêcher l'inactivité dans le ciel, dans l'enfer pendant des temps sans limites. L'âme ne peut rester inactive; cela est inadmissible. Croire à l'activité de l'esprit uniquement pendant la vie terrestre est une absurdité: autant limiter les mondes, et, sans aller aussi loin, placer le chaos après l'espace où se meut la terre. L'œuvre divine est parfaite d'harmonie: l'éternité de l'espace et l'éternité du temps ne font qu'un même progrès pour nous faire ressouvenir que nous sommes faits à l'image de Dieu. Les mondes sans l'éternité ne peuvent s'expliquer, de même l'éternité sans les mondes. Autant l'espace est sans limites, autant le temps est sans limites. A plus forte raison cela existe-t-il pour le monde spirituel et le monde moral que l'homme oublie si s[illegible]ent dans la localisation du temps et dans les limites de son corps. Il ne peut guère aller au-delà sans se troubler; sa tête se perd dans les conjectures, les systèmes, les hypothèses les plus opposées. La recherche de l'infini ne peut pas être approfondie avec certitude par l'homme. Christ n'est pas venu sur la terre pour exalter et énerver l'intelligence humaine sur ces questions immenses; il est venu nous apprendre que nous étions des voyageurs; que notre étape suffisait à peine à discerner et à faire le bien, et enfin que le long voyage qu'il nous prédisait était les Réincarnations successives et progressives dans l'éternité.

LAMENNAIS.

Esprit protecteur du Médium.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Le *Mémorial des Deux-Sèvres* rend compte d'une poursuite dirigée devant le tribunal de Niort contre M. M***, magnétiseur et Mme M*** somnambule, pour escroqueries, blessures par imprudence et exercice illégal de la médecine.

141 témoins ont été appelés par M. le procureur impérial et 74 par les époux M***; un grand nombre de témoins ont déclaré qu'ils avaient été guéris par madame M***, plusieurs avaient été abandonnés par les médecins, un prêtre et un frère de l'école chrétienne ont raconté des guérisons faites par la somnambule.

Nous ne connaissons pas encore le jugement du tribunal de Niort.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.